

droit un temple qui fut appelé le temple de Jupiter et de la Vierge, attendu que l'aigle est l'attribut de Jupiter.

Le roi Pyrrhus avait élevé un aigle qui lui porta le même attachement. Après la mort du prince, il ne voulut prendre aucune nourriture, et se laissa mourir de faim.

L'Aiglon de Voltaire

Voltaire aimait beaucoup un jeune aiglon qui était enchaîné dans la cour de son château de Ferney. Un jour, l'aiglon se battit contre deux coqs, et fut grièvement blessé. Voltaire, désolé, envoie un exprès à Genève, avec ordre de ramener un homme qui passait pour un habile médecin d'animaux. Dans son impatience, il ne faisait qu'aller de la niche de son aiglon à la fenêtre de son appartement, d'où l'on voyait la grande route. Enfin il aperçoit son courrier, ayant en croupe l'Esculape tant désiré ; il pousse un cri de joie, vole au-devant de lui, l'accueille de la manière la plus distinguée, et lui prodigue prières et promesses pour l'intéresser en faveur de son malade. Le médecin examine les blessures de l'aiglon. Voltaire, inquiet, cherchait à lire dans ses yeux ses craintes ou ses espérances. Le docteur déclare qu'il ne peut prononcer qu'après la levée du premier appareil ; il promet de venir le lendemain, et se retire après avoir été généreusement payé. Jusqu'au lendemain, Voltaire fut sur les épines : enfin, la décision est qu'on ne répond pas des jours de l'aiglon. Nouvelle source d'inquiétude. La première question que Voltaire faisait chaque matin à une de ses servantes nommée Madelaine, chargée de se trouver à son réveil, était : Comment va mon aiglon ? — Bien doucement, Monsieur, bien doucement. Un jour enfin, Madelaine répond d'un air riant : Ah ! Monsieur, votre aiglon n'est plus malade. — Il est guéri ! quel bonheur ! — Il est mort. — Mort ! mon aiglon mort ! — Ma foi, Monsieur, il était si maigre ! il vaut mieux qu'il soit mort. — Comment, maigre ! s'écrie Voltaire furieux : la belle raison ! vous n'avez qu'à me tuer aussi, parce que je suis maigre. Voyez la coquine ! rire de la mort de mon pauvre aiglon, parce qu'il était maigre !... Sortez, sortez d'ici !

Madame Denis accourt aux cris de son oncle, et lui demande le sujet de sa colère. Voltaire le lui raconte, en murmurant toujours : Maigre ! Maigre ! il faut donc me tuer aussi, moi... Enfin, il exige que Madelaine soit renvoyée. La complaisante nièce feint d'obéir, et ordonne à la pauvre fille de se tenir cachée dans le château. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que Voltaire demanda de ses nouvelles. Elle est bien malheureuse, lui dit madame Denis ; elle n'a pu trouver de place à Genève, dès qu'on a su qu'elle avait été renvoyée du château de Ferney. — C'est sa faute. Pourquoi rire la mort de mon aiglon, parce qu'il était maigre ?... Cependant il ne faut pas qu'elle meure de faim : faites-la revenir ; mais qu'elle ne se présente jamais devant moi. — Oh ! mon oncle, elle n'aura garde.

voilà comme une bonne conduite obtient toujours sa récompense !

Anguilles sacrées

Apollodore rapporte que les anciens Égyptiens avaient mis les anguilles au nombre de leurs dieux ; ils leur rendaient un culte religieux, et ils en élevaient dans des viviers, où des prêtres étaient chargés de leur apporter tous les jours du fromage et les entrailles d'autres animaux. Ils apprivoisaient ces anguilles sacrées et les décoraient de bijoux. On a trouvé des petits colliers d'or, enrichis de pierreries, portant une inscription hiéroglyphique gravée sur le fermoir, qui prouvaient qu'ils avaient servi de parure à des anguilles sacrées.

Athénée dit qu'il a vu dans certain pays des anguilles si apprivoisées, qu'elles venaient prendre dans la main ce qu'on leur offrait à manger.

M. Swallow, en allant de Saint-Petersbourg à Moscou où les anguilles sont très rares, en prit quelques-unes avec lui pour en faire des présents. Après les avoir tirées de l'eau on les laissa exposées à l'air pour les faire geler. Bientôt elles parurent être tout à fait mortes, et semblables à des morceaux de glace ; on les enveloppa dans de la neige ; à leur arrivée à Moscou, c'est-à-dire quatre jours après, on les mit dans de l'eau fraîche, où elles dégelèrent et donnèrent peu à peu des signes de vie ; bientôt elles furent entièrement remises.

Si je ne craignais pas de m'écarter du but de cet ouvrage, je dirais sur un sujet aussi curieux que l'expérience de secours efficaces donnés à des hommes, ou entièrement gelés, ce qui n'est pas encore tout à fait assez certain, ou du moins profondément engourdis, a eu lieu plusieurs fois dans nos glaciers ; M. Ramond, de l'Institut, en cite des exemples. Haller regrette que l'on n'en ait tenté aucune sur un homme qui n'était pas même décoloré, et qu'un torrent de glace fondante avait revomi, autant qu'on en pouvait juger par son costume, très longtemps après son engoutissement.

L'Araignée de Pélisson

Pélisson fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV : on le mit à la Bastille, et on ne lui laissa d'autre société que celle d'un Basque qui savait jouer de la musette. Une araignée vint le distraire dans son ennui ; il entreprit de l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord de sa toile, tandis que son Basque jouait de la musette. L'araignée quittait alors son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait. Elle s'accoutuma tellement à sortir au son de l'instrument, qu'elle partait toujours à ce signal, pour aller prendre une mouche au fond de la chambre ; et jusque sur les genoux de son pourvoyeur. Le gouverneur de la Bastille vint un jour visiter Pélisson, et lui demanda

à quoi il s'occupait. « Vous allez le voir, lui répondit celui-ci » ; et donnant aussitôt le signal, il fit venir l'araignée jusque sur sa main. Le gouverneur ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il la fit tomber à terre, et l'écrasa. « Ah, Monsieur ! s'écria Péliisson, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras. » L'action du gouverneur était cruelle, et ne pouvait venir que d'une âme atroce.

Tendresse de l'Araignée-Loup

L'araignée-loup (ainsi nommée par Lister) renferme ses œufs dans une sorte de sac ou de bourse d'un tissu fort serré, qu'elle attache à l'extrémité de son corps à l'aide du suc glutineux qu'elle exprime de ses mamelons. Dans la vue de mettre à l'épreuve la tendresse singulière de cette araignée pour ses œufs, dit Bonnet dans son *Insectologie*, il me vint en pensée d'en jeter une des plus sauvages dans la fosse d'un grand fourmilion. Elle se tira bientôt du précipice, et remonta avec agilité au haut de la fosse. Je l'y précipitai de nouveau : le fourmilion, plus leste cette fois que la première, saisit avec ses cornes le sac aux œufs, et l'entraînait sous le sable pour en faire curée. De son côté, l'araignée s'efforçait de tirer à elle le sac, et de l'enlever au ravisseur invisible qui s'en emparait. L'espèce de glu qui collait le sac au derrière de l'araignée ne put tenir contre des secousses aussi violentes ; le sac se sépara du derrière ; mais l'araignée le reprit aussitôt avec ses pinces, et redoubla ses efforts pour l'arracher au fourmilion. Ce fut en vain, le fourmilion continua à entraîner le sac sous le sable : l'infortunée mère pouvait au moins dérober sa vie à l'ennemi ; elle n'avait qu'à lâcher le sac, et à regagner le haut de la fosse ; mais, chose étonnante ! elle préféra de se laisser enterrer toute vive.

Comme le sable me cachait ce qui se passait, je voulus en retirer l'araignée, pour m'assurer si elle tenait encore le sac aux œufs ; mais je m'y pris sans doute avec trop peu de ménagement ; le sac demeura au fourmilion. La tendre mère, privée de ses œufs, ne voulut point quitter la fosse où elle venait de les perdre. J'avais beau la piquer à plusieurs reprises, avec le bout d'un brin de bois pour l'obliger à sortir de la fosse, elle s'opiniâtrait toujours à y demeurer. Il semblait que la vie lui fût devenue à charge, et qu'il n'y eut plus pour elle de plaisir à espérer. Que de mères nous pourrions renvoyer à l'école de cette araignée !

L'Araignée musicienne et l'Araignée gourmande

M. Rabigot, peintre estimé et professeur de dessin, à l'école royale d'Orléans, venant habiter un appartement sur le quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis, à Paris, trouva dans ce logement deux araignées qui lui parurent assez intéressantes, pour qu'il veillât soigneusement à

vulgaire, ayant été élu roi de Suède, et les Norvégiens ayant massacré le roi son père qui les traitait cruellement, le fils mit tout à feu et à sang dans ce royaume ; et pour comble d'ignominie, il établit son chien, nommé *Suening*, pour les gouverner.

Elien fait aussi mention de quelques peuples d'Éthiopie, qui avaient pour roi un chien dont les gestes et les mouvements étaient consultés et interprétés dans les affaires essentielles de l'État. Pline rapporte encore que les Toembars obéissaient à un semblable maître. Malgré ces graves autorités, je doute que les chiens qui trottent dans nos rues veuillent croire qu'il y a eu parmi leur race des têtes couronnées.

Finette

Plutarque fait mention d'un petit barbet nommé *Zoppico*, qui aurait défié les premiers sujets de notre scène chorégraphique. L'empereur Vespasien prenait le plus grand plaisir à lui voir jouer la pantomime. Cédrenus, historien du onzième siècle, rapporte avec admiration les merveilles opérées par une troupe de chiens qui se signalèrent sous le règne de Justinien.

On rencontre assez souvent dans les rues de Paris un homme qui joue du galoubet et du tambourin, et qui conduit par la bride un petit âne, accompagné d'une douzaine de chiens traînés dans un chariot par un gros dogue, habillés, les uns en arlequin, d'autres en pierrot, en marquis, en commissaire, etc., qui se tiennent droits, et vont tout en sautant sur leurs pattes de derrière, dansant le menuet, la gavotte, et tendant le chapeau pour faire la quête parmi les spectateurs rassemblés autour d'eux. Un jour que cette troupe passait dans l'île Saint-Louis, on sonne avec force à la porte de l'appartement où je me trouvais avec une nombreuse compagnie ; un domestique ouvre, et nous voyons entrer dans le salon une dame de quinze à dix-huit pouces de haut, costumée comme la comtesse d'Escarbagnas, qui nous fait mille révérences en sautant avec joie. Est-il possible ! s'écrie la dame de la maison, c'est *Finette* ! c'est ma chienne ! et voilà tout aussitôt la vieille comtesse dans les bras de la jeune dame qu'elle accable de caresses. Cette petite bête, pleine d'esprit et de gentillesse, était perdue depuis trois mois. L'instituteur des chiens l'ayant rencontrée, et lui jugeant des dispositions, l'avait placée dans sa troupe dansante, et ce n'était pas l'acteur le moins avisé. *Finette* passant devant la porte de sa maîtresse, reconnut sa maison : sauter en bas du chariot qui la conduisait, et gagner l'appartement, avait été l'affaire d'un instant. Le directeur de la troupe canine s'apercevant de sa désertion, se présente pour la réclamer ; mais à peine *Finette* l'a-t-elle aperçu, qu'elle arrache sa coiffure, sa robe, et va les déposer à ses pieds, comme pour lui dire : *Voilà ce qui t'appartient ; emporte, et moi je reste*. Ce dernier trait enchante toute la compagnie ; on paie au maître des chiens tout ce qu'il demande pour indemnité de la nourri-

ture, de l'entretien et de l'éducation de *Finette*. La dame acheta en outre l'habillement de comtesse ; et pendant cette soirée, *Finette*, dans son costume, fit l'amusement de toute la compagnie.

Le Chien de Louis XIII

Louis XIII encore enfant, mais déjà roi de France, avait un chien qu'il aimait beaucoup, et dont il s'occupait la plus grande partie de la journée ; cet animal lui faisait perdre un temps précieux qu'il devait donner à son instruction. Le précepteur du prince, David Rivault, ennuyé de voir cette bête venir sans cesse troubler les leçons, et surtout incommodé de l'habitude qu'elle avait prise de sauter sur tout le monde, la repoussa un jour du pied pour la chasser. Le petit prince était un enfant gâté ; il se mit dans une colère violente, et osa frapper son précepteur. Celui-ci, fâché à son tour, et connaissant, par l'expérience, que l'on ne fait jamais rien d'un enfant qui sait trop qu'il est son propre maître, se retira de la cour, et ne voulut plus donner de leçons à un prince qui n'en connaissait pas le prix. Le roi sentit pourtant qu'il avait tort : il se réconcilia avec son précepteur, et lui promit un évêché, dont la mort empêcha ce dernier de jouir. Il eût été trop honteux qu'un chien l'emportât dans son cœur sur un homme, et principalement sur son précepteur.

Le Chien du couvent

Mahomet Galadin, empereur du Mogol, avait fait placer, dans la cour de son palais, une cloche qui donnait dans son appartement, et l'avertissait de ceux qui demandaient l'audience, qu'il ne refusait à personne. Un chien qu'il aimait, et pour lequel il faisait beaucoup de dépenses, alla sonner la cloche pour lui faire voir que l'on supprimait, par avidité, la plus grande partie de sa nourriture.

On rapporte ce trait d'un chien que l'on nourrissait dans une communauté. Les personnes de la maison qui arrivaient trop tard, et voulaient prendre leur repas, tiraient une petite sonnette, et le cuisinier passait leur portion par le moyen d'une boîte tournante, qu'on appelle *tour* dans les maisons religieuses. Le chien était attentif à tous ces mouvements, parce qu'ordinairement on lui abandonnait quelques os dont il se régala. Ces revenants-bons ne satisfaisaient pas toujours son appétit ; néanmoins il s'en contentait ; lorsqu'un jour n'ayant pu rien attraper, il s'avisa de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule ; le garçon de cuisine, croyant que c'était une personne de la communauté, passe une portion ; le chien ne s'en fait pas faute et l'avale dans le moment. Le jeu lui paraît doux, il recommence le lendemain, et sûr de sa pitance, ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'était plusieurs fois aperçu qu'on lui demandait une portion de plus, porta ses plaintes ; on fait des

avec une pâtée très fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre ; ils passaient leur langue sur cette pâtée, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient. On ne pouvait rien voir de plus aimable que ces quatre petits oiseaux, voltigeant de tous côtés, au dedans et au dehors de la maison, et revenant dès qu'ils entendaient la voix de leur maître. Ils vécurent avec lui de cette manière pendant six mois ; mais au moment où il espérait voir une nouvelle famille s'élever sous ses yeux, il oublia malheureusement de renfermer leur cage, pour les garantir des rats pendant la nuit, et les trouva tous détruits le lendemain matin. Ceci est rapporté par le père Labat, dans la relation de son voyage aux Antilles.

Coq devin

Elien et Plutarque rapportent que tous les coqs de la Béotie annonçaient par des cris de joie, quelques heures avant l'événement, la victoire qu'Epaminondas, leur compatriote, remporta auprès de Leuctres sur les Lacédémoniens.

Les Grecs avaient confiance dans l'*alectryomancie*, divination qui se faisait par le moyen d'un coq, et qui se pratiquait ainsi : on traçait un cercle sur la terre, et on le partageait en vingt-quatre espaces égaux dans chacun desquels on figurait une des lettres de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettait un grain d'orge ou de blé. Cela fait, on plaçait au milieu du cercle un coq fait à ce manège ; on observait soigneusement les lettres de dessus lesquelles il enlevait les grains, et de ces lettres rassemblées, on formait un mot qui servait de réponse à ce qu'on voulait savoir.

Fidustus, Irénée, Pergamius, Hilaire, Libanius et Jamblique cherchèrent quel devait être le successeur de l'empereur Valens. Les lettres enlevées formèrent ce mot : *Théo* ; ils en conclurent que ce serait Théodose ; effectivement un seul homme de ce nom échappa aux recherches de Valens ; car ce prince, informé de cette espèce de prophétie, fit tuer tous ceux dont les noms commençaient par les quatre premières lettres, comme *Théodore, Théodat, Théobule*, etc., aussi bien que ceux qui avaient mis le coq en action. Théodose ayant été préservé, fut proclamé empereur.

Nostradamus voyant dans la place publique, à Nîmes, deux coqs qui se battaient, et dont l'un tua l'autre, prédit que dans la même journée et au même lieu, il se ferait un duel dans lequel l'un des combattants serait tué sur la place : ce qui arriva.

Coq parlant

J'ai lu qu'il se trouva à Prague, capitale de la Bohême, un coq que son maître avait stylé de manière que tous les jours, à quatre heures du matin, hiver comme été, il montait à sa chambre, et venait l'éveiller par son chant.

souvent à trois et quatre reprises par jour, sans qu'elle se démentît une seule fois. Je me trompe : deux jours de suite notre solitaire ne se rendit à aucun de nos appels ; mais il avait plu, la terre était humide, peut-être était-il indisposé ; car le troisième jour il reprit ses exercices accoutumés. »

Lézard intelligent

Les Anciens ont prétendu que le lézard veillait à la sûreté de l'homme, et qu'il le défendait contre les serpents. Gesner, ainsi qu'Érasme, attribuent surtout ces belles qualités au lézard vert. M. Pennant fait mention d'un lézard qui fut tué dans le comté de Worcester en 1714, et qui avait deux pieds six pouces de long, et quatre de circonférence. Pline rapporte que sur la montagne Nysa, dans l'Inde, il s'en trouve de vingt-quatre pieds de long.

M. Rabigot en avait rapporté un très joli de la campagne ; on le nourrissait dans une cage avec de l'herbe ; et il s'était tellement habitué aux personnes de la maison, qu'il venait quand on l'appelait, et mangeait ce qu'on lui présentait. Un jour la bonne, en nettoyant la cage, jeta par la fenêtre le lézard qui se trouvait caché dans l'herbe. On ne se fut pas plus tôt aperçu de cet accident que l'on courut à la recherche de l'animal : on visita tous les coins de la cour, toutes les crevasses des murs ; on descendit dans les caves ; tous les voisins s'intéressèrent à la recherche du lézard ; mais toutes les peines qu'on se donna furent inutiles ; on ne le retrouva point. M. Rabigot s'était attaché à cette petite bête, et il éprouvait du regret de sa perte. On croyait le lézard très satisfait d'avoir recouvré sa liberté, tandis que, de son côté, il éprouvait aussi les mêmes regrets d'avoir perdu ses maîtres, puisqu'il les rechercha, et qu'il eut l'adresse de les retrouver. Après quelques jours d'absence, on fut bien surpris de voir un matin le petit animal à la porte de M. Rabigot. Il est bon d'observer qu'il occupait un appartement au deuxième étage ; que, sur le même palier, il y avait plusieurs portes. Non seulement le lézard ne s'était point arrêté au premier étage ; mais arrivé au deuxième, il ne s'était même pas trompé de porte. On se doute combien il fut caressé, et quels soins on eut de lui d'après cette preuve d'intelligence et d'attachement à ses maîtres.

Lièvre cause de la prise de Rome

Arnould, fils naturel de Carloman, disputait, en 888, l'empire à Gui, duc de Spolette, qui s'était déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette capitale, et se préparait à en faire le siège, lorsqu'un lièvre effrayé traversa le camp en courant vers la ville. Quelques troupes le poursuivirent en poussant des cris : les assiégés crurent que c'était le signal pour monter à l'assaut. Comme leurs prépa-

qu'au sang. M. Fréville rapporte un trait à peu près semblable. Un petit Américain avait élevé un perroquet à Saint-Domingue. Après onze ans d'absence, l'oiseau, transporté par sa maîtresse à Paris, reconnu parfaitement le jeune homme, occupé pour lors à faire des armes. S'imaginant qu'on en voulait à la vie de son maître, le perroquet se jeta sur celui qui lui enseignait l'escrime, et lui mordit le nez de manière à le faire crier. Il vola ensuite sur l'épaule de l'Américain, lui fit toutes sortes de caresses, et le nomma plus de vingt fois de suite par son ancien nom d'enfant, en répétant d'un air satisfait : « Bonjour, Coco ! Bonjour, mon petit Coco ! »

Le Perroquet de Léon

Basile, empereur d'Orient, avait fait jeter son fils Léon dans une prison d'État, à la persuasion d'un certain Sannabarin qui l'accusait d'avoir conspiré contre la vie de son père : il avait défendu sévèrement qu'on prononçât son nom devant lui. Les amis du jeune prince, qui craignaient la colère de l'Empereur et la vengeance de Sannabarin, n'osaient élever la voix pour justifier Léon. Ils eurent recours à un perroquet qu'ils instruisirent à répéter : *Pauvre Léon !* et le placèrent dans la chambre de l'Empereur, un jour qu'il donnait un grand repas. Aux premières caresses que le prince fit à l'oiseau, celui-ci ne manqua pas de dire comme en soupirant : *Pauvre Léon !* L'Empereur fut surpris et touché en même temps ; les amis du jeune prince profitèrent de la circonstance pour le justifier entièrement. Basile, malgré sa sévérité, avait conservé des sentiments paternels pour son fils ; il ordonna de l'aller tirer de prison, et il lui rendit ses bonnes grâces.

Le Perroquet de Mademoiselle de Buffon

La sœur de M. de Buffon avait un perroquet qui aimait avec fureur la fille de cuisine ; il la suivait partout, la cherchait dans les lieux où elle pouvait être, et presque jamais en vain. S'il y avait quelque temps qu'il ne l'eût vue, il grimpait avec le bec et les pattes jusque sur ses épaules, lui faisait mille caresses et ne la quittait plus, quelque effort qu'elle fît pour s'en débarrasser : si elle parvenait à s'éloigner de lui, l'instant d'après elle le retrouvait sur ses pas ; son attachement avait toutes les marques de l'amitié la plus sentie. Cette fille eut au doigt un mal considérable, et qui était douloureux à lui arracher des cris ; tout le temps qu'elle se plaignit, le perroquet ne sortit point de sa chambre ; il avait l'air de la plaindre en se plaignant lui-même, mais aussi douloureusement que s'il avait souffert en effet. Chaque jour, sa première démarche était de lui aller rendre visite ; son tendre intérêt se soutint pour elle tant que dura son mal ; et dès qu'elle en fut quitte, il devint tranquille et conserva la même affection, qui n'a jamais changé.

désarmés, ils furent obligés de prendre la fuite ; et ils se retirèrent après avoir perdu une grande partie de leurs troupes. Sethon, de retour chez lui, se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain, où, tenant à la main droite un rat, il disait dans une inscription : *Que par moi l'on apprenne à respecter les Dieux !* Un plaisant ajouta, et à *craindre les rats.*

Les Rats de Hamelen

Janson, dans sa *Description de l'Allemagne*, rapporte que les rats s'étaient si fort multipliés à Hamelen, ville du duché de Lunebourg, que les habitants n'étaient plus maîtres dans leurs maisons ; ils se voyaient bientôt obligés de les abandonner, lorsqu'un charlatan se présenta aux magistrats, et leur promit de les débarrasser de ces ennemis domestiques, moyennant une somme qu'il leur demanda. Les conventions faites, cet homme court les rues, rassemble les rats au bruit d'un tambour, et les emmène hors de la ville, on ne sait où. Après il revient triomphant demander la récompense de son service ; mais les magistrats lui manquèrent de parole, et refusèrent de le payer. Piqué de leur mauvais procédé, il reprit son tambour ; et les enfants, attirés par sa réputation et par le bruit, coururent aussitôt après lui : il sortit avec eux de la ville, et n'y rentra jamais, non plus que les enfants, qu'on chercha inutilement. La mémoire de cet événement malheureux se conserve encore à Hamelen : à pareil jour les portes de la ville sont fermées, et il est défendu d'y battre la caisse.

Le Rat de Crébillon

Crébillon fils avait été envoyé au château de Vincennes pour son roman de *Tanzai et Néadarné*. Dès la première nuit de son arrivée dans le donjon, il est réveillé tout à coup par quelque chose de chaud qu'il sent à son côté. Il trouve un corps velu, qu'il imagine être un chat ; son premier mouvement fut de le chasser ; il en fut fâché ensuite ; mais il se rendormit bientôt. Le lendemain, à son réveil, ce chat vint d'abord occuper sa pensée ; il les aimait, et s'en promettait, pendant sa prison, une espèce d'amusement. Sa recherche se trouvant vaine, il lui resta l'espoir que la nuit suivante cet animal, probablement sauvé par quelque issue cachée, reviendrait le trouver au lit, où il se promit de le mieux accueillir.

Étant à dîner, il aperçoit un animal assis sur son cul comme un singe, qui le regardait tranquillement manger. Sa chambre, assez mal éclairée, lui fait d'abord imaginer que c'est son compagnon de lit, si regretté, qu'il a le plaisir de revoir. Il l'appelle d'une voix caressante, lui fait part de son dîner ; mais ayant avancé la main pour le prendre, l'animal fit un mouvement qui mit en évidence une queue, à laquelle Crébillon reconnut que ce qu'il avait pris pour un chat, n'était autre chose qu'un rat des mieux nourris, et d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire.

tra que quand son maître commença à prêcher. Pour lors il s'assit sur le bord, et regardant les gestes que faisait le prédicateur, il les imitait dans le moment avec des grimaces et des postures qui faisaient rire tout le monde. Le Père Cabassou, qui ne savait pas le sujet d'une pareille immodestie, entreprit d'abord l'auditoire avec assez de douceur ; mais, voyant que les éclats de rire augmentaient au lieu de diminuer, il entra dans une sainte colère. Ses mouvements, plus animés qu'à l'ordinaire, firent augmenter les postures et les grimaces du singe et le rire de l'assemblée. À la fin, quelqu'un avertit le prédicateur de regarder au-dessus de sa tête ce qui s'y passait : il n'eut pas plus tôt aperçu le manège de son singe, qu'il ne put s'empêcher de rire comme les autres ; et comme il n'y avait pas moyen de prendre cet animal, il aima mieux abandonner le reste de son discours, n'étant plus en état de continuer, ni les auditeurs de l'écouter.

Le Singe du cardinal Mazarin

Le cardinal Mazarin était réduit presque à l'extrémité par un abcès à la gorge, qu'on ne pouvait parvenir à faire crever. Un jour il se trouvait tellement abattu que ses domestiques crurent qu'il était mort. Les drôles voulant profiter de la circonstance, firent main basse sur tout ce qui était à leur convenance : l'un s'emparait du linge, l'autre cherchait l'argent, un autre les bijoux ; en un instant les armoires furent visitées et mises à contribution ; c'était à qui travaillerait le plus lestement.

Au bruit que firent les coquins, le pauvre malade ouvrit les yeux, et vit tout ce manège. Un singe qu'il aimait beaucoup, et qui se trouvait en ce moment près de son lit, voyant la grande expédition qui se faisait, se mit de la partie. Il endossa vite les habits du ministre, et, pour imiter ceux qu'il voyait travailler de si bon cœur, il fourra dans ses poches tout ce qui lui tomba sous la patte. Ce singe provoqua tellement le rire du cardinal par la singularité de son accoutrement et par l'ardeur et l'activité qu'il mettait dans sa participation au pillage, qu'il lui fit faire un effort considérable. Ce jeu violent des poumons produisit l'effet que n'avaient pu obtenir les médecins ; l'abcès creva, et le malade fut bientôt guéri.

Singe aimant

Un vaisseau hollandais apporta au Stathouder un singe et sa femelle de la plus belle espèce. Ces deux animaux furent placés dans une des salles du palais. Ils vivaient dans une si parfaite intelligence, qu'ils étaient dignes de servir de modèles à toutes les sociétés conjugales. Le mâle était attentif, caressant ; la femelle, douce, reconnaissante. Des familiers du palais observaient ce couple avec plus de curiosité que d'intérêt, et il leur rendait indifférence pour indifférence. Mais un M. Testart ne venait

par laquelle le troupeau, entrant dans le champ de maïs ou de froment, s'en donnait à cœur joie ; car les champs étant clos, on laisse le plus souvent vaguer les animaux sur les terres ouvertes.

Pour empêcher ce dégât, on enferma la petite vache. Les autres se rendaient en troupe contre les clôtures, l'appelant par leurs mugissements, invoquant son génie, mais ne sachant pas en imiter l'opération. Si elle parvenait à s'échapper, par la négligence de la vachère, ou lorsqu'on la menait boire, elle courait au galop rejoindre ses amies, qui sautaient de joie la voyant, lui faisaient place avec tous les signes possibles d'estime et de reconnaissance. À l'instant elle était à l'œuvre ; ce n'était pas sans peine et sans perte qu'on chassait ensuite du champ envahi ces conquérants avides, dont les succès tenaient à l'habileté de leur *générale*.

Si cette petite vache était parvenue à communiquer son adresse à ses compagnes, il eût fallu abandonner, dans ce canton, le genre de clôture en usage en Amérique.

Vache nourrice

Une belle-sœur du fameux horloger Lepaute fut mise en nourrice dans les environs de L'Isle-Adam. Au bout de 3 ou 4 mois, sa mère va la voir. Quel est son étonnement, en entrant chez la nourrice (qui était absente dans ce moment), de voir un second berceau avec un enfant qui pouvait avoir six semaines ! « Ah ! la malheureuse ! dit cette mère ; elle a pris un second nourrisson, et je la paie si libéralement ! »

Elle se rend chez le curé du village, qui avait coutume de lui donner des nouvelles de l'enfant. « Madame, lui dit cet homme respectable, si votre enfant ne se trouvait parfaitement bien, je vous en aurais prévenue. Je vois que vous n'êtes pas instruite de ce qui a lieu ; je vais me rendre avec vous dans la maison où est votre enfant : vous saurez comment tout s'est passé. »

La nourrice était de retour. La mère, en colère, lui fait mille reproches sur sa conduite. « Apaisez-vous, lui dit cette femme ; je ne suis pas si coupable que vous le pensez. Voici le fait. Quelque temps après que je fus avertie que je nourrirais votre enfant, je reconnus que j'étais enceinte. Après avoir réfléchi, je me décidai à ne point perdre l'occasion d'élever votre enfant ; en conséquence, lorsque je le reçus de vos mains je vous cachai mon état ; et, de retour ici, je lui donnai une nourrice qui me vaut bien, je vous assure. Vous allez en juger. »

Ayant appelé *Noirotte*, on vit entrer dans la salle une superbe vache. La paysanne mit l'enfant à terre sur un oreiller, et *Noirotte* s'avança aussitôt. Tremblante de frayeur, la mère allait saisir son enfant. « N'y touchez pas, Madame, dit la paysanne ; *Noirotte* ne le souffrirait pas ; elle est trop jalouse de son nourrisson pour le voir dans les bras de